

Andreea-Roxana DOBRESCU  
(Université de l'Ouest, Timișoara,  
Roumanie)

**L'absence de (re)pères  
et ses mécanismes destructifs.  
*La part du fils* ou (en)quête  
généalogique pour la récupération  
de l'identité**

**Abstract: (The absence of genealogical figures and its destructive mechanisms. *La part du fils* or the genealogical quest to recover one's identity)** The problem of identity, the questioning of one's origins, have become the subject of the contemporary literature and of the modern individual in search of himself. Nevertheless, this propensity is not shared only by a recent past, it is rather an inborn feature of the humanity itself, a privileged subject of literature, transmitted from Antiquity. The novel *La part du fils* (Coatalem 2019) is also defined by this tendency of connecting the personal experience to the literature and thus transforming the theme of identity in a central subject of the story. The reason of writing, the quest of a grandfather, disappeared in the Second World War, the tenacity of the narrator, all these elements point to an explicit aim: to retrace the familial and the personal identity of the narrator. Animated by the idea of a familial and moral duty, the grandson undertakes a foray in the ex-concentration camps so as to symbolically encounter his grandfather. This fruitful research delivers a material rich in details about the practices of the Nazi system and particularly about the concentration machine. The unjustified arrests, the deportation, the forced labour, the violence, the starvation, the lack of sleep are the agents of the metamorphosis in the carceral space where most of the captives will have been annihilated. In the absence of the genealogical figures, the grandson, assuming the role of an archaeologist, will be completely committed to his quest which will help him recompose the familial identity and define his own identity.

**Keywords:** *Jean-Luc Coatalem, quest of identity, familial identity, personal identity, genealogical absence, war.*

**Résumé :** La problématique identitaire et le questionnement des origines font de plus en plus l'objet de la littérature contemporaine et de l'individu moderne en quête de soi. Néanmoins, cette prédisposition n'est pas revendiquée par un passé récent, car elle semble plutôt une caractéristique innée de l'humanité, un sujet privilégié par la littérature, préservé depuis l'Antiquité. Le roman de Jean-Luc Coatalem *La part du fils* (paru en 2019) n'échappe pas à cette tendance de lier l'expérience personnelle à la littérature et ainsi d'aborder la thématique de l'identité comme sujet central du récit. La motivation de l'écriture, le but de cette recherche d'un grand-père disparu pendant la guerre, la ténacité, la persévérance du narrateur, tout converge vers une seule cible : tracer une esquisse de l'identité familiale et individuelle (du narrateur). Poussé par un sens de devoir familial et moral, le petit-fils narrateur part à la rencontre de son grand-père anéanti dans un camp de concentration allemand. Cette (en)quête fertile va nous livrer un matériel riche en précisions sur les pratiques du système nazi et surtout sur le fonctionnement de la machine concentrationnaire. Les arrestations sans motif, la déportation, le travail forcé, la violence, la famine, le manque du sommeil sont les agents qui réalisent la métamorphose dans l'espace carcéral qui va anéantir la plupart de ceux qui auront franchi ses portes. Dans l'absence de (re)pères généalogiques, le petit-fils archéologue s'abandonnera à une recherche déchirante au bout de laquelle il va recomposer l'identité de sa famille et il va réussir à définir sa propre identité.

**Mots-clés :** *Jean-Luc Coatalem, quête identitaire, identité familiale, identité personnelle, trou généalogique, guerre.*

## 1. Introduction

La littérature, espace de la vie, artistiquement valorisée par l'instrumentation de plusieurs stratégies auctoriales, est un territoire jamais exploré dans sa quasi-totalité vu l'ampleur et la complexité du phénomène littéraire. Regroupés sous une certaine égide, en fonction de leur dominante thématique, les textes littéraires exposent un sujet central, jamais aléatoire, mais explicable par un contexte-noyau qui donnera naissance à une œuvre littéraire. La sphère de la littérature ne se réduit pas au fictif, à l'imaginaire, à l'invention, car sa géographie se configure par une expansion qui englobe aussi le réel, la véridicité qui, dans la plupart de cas, constitue son point de départ. Il n'y a pas de pure fiction, ni de réalité inaltérée, mais plutôt un fusionnement qui définit la création littéraire et qui, par cette *coincidentia oppositorum*, assure sa note distinctive.

La littérature contemporaine est encore plus illustrative dans la mesure où elle se détache du canon traditionnel et acquiert une liberté de création plus prononcée. Notre analyse va opérer une coupure de la littérature contemporaine pour en extraire la catégorie de la subjectivité, marquée par une histoire personnelle qui implique affectivement le narrateur devenu personnage de sa propre histoire. Le roman qui va constituer le support textuel de notre analyse s'intitule *La part du fils*, le roman écrit par Jean-Luc Coatalem, écrivain et journaliste français contemporain. Héritage matériel, héritage spirituel, devoir du fils ou bien une variante de l'histoire sous l'acception du fils ? Quelle serait la signification de ce titre crypté, cachée sous l'apparente banalité des mots ? Prophétique, le titre résume en quelques mots l'essentiel du roman et suscite l'intérêt du lecteur en quête d'une explication. Roman saga de la famille du narrateur, *La part du fils* est l'histoire d'une famille de Finistère, marquée à jamais par l'événement tragique qui fut la Seconde Guerre mondiale.

L'histoire prend la forme d'une poursuite du grand-père, prisonnier des nazis, mort dans les camps de concentration allemands, empruntant au style policier la démarche et les instruments employés, mais animée par un sens de devoir moral, doublé par l'affectivité et l'amour familial. Le petit-fils historien de sa famille partira à la recherche de son grand-père en vue de glorifier son nom et de lui rendre hommage pour son sacrifice suprême.

## 2. Clarification conceptuelle : recherche, quête, enquête

Du point de vue compositionnel, nous allons nous servir des termes : *recherche*, *quête*, *enquête*, indispensables pour l'analyse du roman, connectés entre eux par la même idée de chercher quelque chose (objet ou être), découvrir, faire transiter son statut de l'inconnu au connu. Cependant, les trois notions qui partagent une unité de sens commun disposent des nuances différentes et acquièrent des valences distinctes en fonction de plusieurs variables. La *recherche* est définie par le dictionnaire *Larousse* comme une « Action de rechercher quelque chose ou quelqu'un dont on ignore où il se trouve exactement », inscrivant ainsi la signification du mot sous le signe d'un désir de chercher une chose ou une personne qui n'a pas fait l'objet de l'attention jusqu'à un

moment donné. *Le Nouveau Petit Robert* (2001, 2114) reprend la même signification du terme, mais ajoute une nuance, résumée par l'idée d'un effort dont la recherche s'accompagne : « Effort pour trouver quelque chose. ». Alors que le TLFi attribue la même signification centrale au mot, il introduit une précision importante sur l'objet de la recherche qui est une chose ou un être disparu : « Action de rechercher quelqu'un / quelque chose de perdu, de disparu. » (TLFi). Pour réunir les acceptions sous lesquelles le mot est défini par les trois sources, on pourrait résumer ses significations comme un effort de chercher quelque chose ou quelqu'un dont on a ignoré l'existence ou bien qui s'est évanoui et a disparu du champ de la perception.

Un autre terme affilié au projet du narrateur est celui de *quête*. Alors que *Larousse* et *Le Nouveau Petit Robert* définissent la quête par le mot *recherche*, établissant ainsi une synonymie parfaite, le TLFi élargit la sphère de la signification par le sens littéraire : « [r]echerche obstinée de quelqu'un, de quelque chose ». Cette dernière acception du terme le particularise et lui offre une légère note de distinction par l'implication d'une volonté affirmée qui anime la recherche / la quête.

Le dernier mot qui fait partie de la série synonymique destinée à caractériser le projet du petit-fils est celui d'*enquête* : « Étude d'une question faite en réunissant des témoignages et des expériences » (*Larousse*) ; l'enquête implique la même idée que les deux vocables antérieurs, mais prend sa distance et varie le plus par l'existence d'une démarche méthodique. La recherche de la vérité par la consultation des sources externes qui témoignent d'une documentation solide sur laquelle se construit un objectif personnel (la recherche d'un objet / d'une personne) est le trait distinctif. Définie comme « [r]echerche méthodique reposant notamment sur des questions et des témoignages » (*Le Nouveau Petit Robert* 2001, 864), autrement dit examen, investigation, ou bien « [r]echerche systématique de la vérité par l'interrogation de témoins et la réunion d'éléments d'information » (TLFi), l'enquête présuppose un ample processus de recherche de la vérité qui fait appel au témoignage, manifesté comme une source crédible qui contribuera à la réalisation d'un but préétabli.

La clarification conceptuelle réalise subtilement une annonce de ce que le grand projet du narrateur implique. D'ailleurs, sa démarche se caractérise par les traits que nous avons soulignés, dépassant les limites d'une recherche poussée par la curiosité et s'inscrivant dans la catégorie des projets cruciaux de la vie. L'objectif de la recherche, qui se présente sous la forme d'un retour récupérateur et restituteur du passé pour la compréhension du présent et la fixation de l'identité dans ce présent, ne sera jamais abandonné. La quête du grand-père s'impose alors comme la seule modalité de remplir un trou laissé par sa disparition et qui ne pourrait être rempli que par une incursion dans le passé pour le faire ressortir du néant. Quelque difficile que cette voie puisse être, le « petit-fils devenu archéologue »<sup>1</sup> ne s'écarte jamais de son but, il ne peut pas abandonner ce projet qui est devenu un fragment de sa vie : « Mais comme à

---

<sup>1</sup> Coatalem, Jean-Luc. 2019. Paris : Éditions Stock, p. 42. Dorénavant désigné à l'aide du sigle LPF, suivi du numéro de la page.

la mairie de Plomodiern ou, précédemment, aux archives de Quimper, j'avais le sentiment d'être à ma place, en phase, cette quête n'était pas une simple recherche mais bien un pan de ma vie vraie. » (LPF, 153). L'examen rétrospectif, qui concerne les étapes parcourues et les difficultés affrontées, offre au narrateur la certitude et, en même temps, la satisfaction d'avoir suivi sa voix intérieure qui le stimulait constamment à partir à la recherche de son grand-père.

La quête du grand-père fait appel à de nombreuses sources de documentation qui amplifient la crédibilité de l'histoire et qui font preuve de l'importance du projet par l'intérêt d'un investigateur (le narrateur) obstiné à connaître la vérité. Le rythme de l'action n'est pas constant et le fil narratif expose des fluctuations alternant des phases de recherches lentes, suivies par la modification de l'action qui devient de plus en plus intense. Cet aspect typique au roman policier présuppose un tempo *in crescendo* qui se voit au niveau de l'accélération de la dynamique de l'action, comme c'est le cas du roman d'action (Dupriez 1984, 405). Une intensification de l'(en)quête est ressentie aussi dans le cas du roman *La part du fils* où la recherche du grand-père se construit à la manière d'une recherche policière qui explore toutes les pistes susceptibles à conduire vers la finalisation de l'enquête.

La construction de cette quête identitaire se réalise progressivement, sur une base inconsistante, formée de quelques bribes arrachées d'ici et de là, qui dévoile de minces indices sur la vie de Paol, sans pourtant toucher à la question essentielle qui hante le petit-fils : le vrai motif de l'arrestation et la vie de Paol après cet événement malheureux. Au fur et à mesure que la recherche avance, le narrateur s'enfonce plus dans le dédale de l'histoire qui ne lui relève jamais la vérité qui se ramifie, le conduisant sur plusieurs pistes à explorer. Comme la réponse à cette question, qui le ronge depuis une vie, n'est pas possible à l'intérieur de la famille, le narrateur doit chercher l'éclaircissement à l'extérieur. Mission extrêmement difficile à accomplir des années après la disparition de l'officier Paol, car le passage du temps est un facteur qui complique encore plus les recherches du petit-fils.

### 3. Ruptures intergénérationnelles et deuil pathologique

Les archives sont un point de départ dans cette enquête, une documentation crédible, mais qui ne révèlent pas la clé pour décoder cette énigme. Alors, le petit-fils prend au sérieux sa position de biographe de Paol, d'archéologue du destin de son grand-père et de sa famille, et se voit obligé de plonger dans l'abîme de l'histoire pour tracer l'évolution de la famille au fil des années et, par voie de conséquence, se retrouver lui-même au sein de cette famille. Aux archives de la mairie, s'ajoutent les archives départementales, les archives des camps concentrationnaires qui représentent une source documentaire crédible sur l'objet de la recherche.

Le narrateur additionne à ces racines qui nourrissent son enquête d'autres éléments qui contribuent graduellement à la réalisation de son objectif. Photos, conversations, témoignages, voyages entrepris dans les lieux fréquentés par Paol se situent également à la provenance des informations que le narrateur collecte sur son

grand-père. Dans l'essai de retracer une micro-histoire (le parcours existentiel de Paol), le narrateur touche inévitablement au cadre général, d'où cette partie infime a été découpée, et qui représente la macro-histoire. *Volens nolens*, il accompagne sa narration d'une série de précisions sur une époque révolue quelques décennies auparavant. En suivant le fil évolutif de la vie de son aïeul, le narrateur décrit aussi le contexte général par l'emplacement de celui-ci dans une certaine spatialité qui correspond à une certaine temporalité. Le chronotope est un indice textuel qui fournit des informations historiques cruciales sur une époque précise : l'arrestation de Paol en 1943 par la Gestapo coïncide à une période sombre de l'histoire, marquée par la floraison du régime nazi. Le particulier prend des dimensions universelles et l'histoire d'un seul homme devient celle de tous les hommes. Autrement dit, le cas de Paol est représentatif pour une situation générale dans laquelle presque toutes les victimes du régime nazi se trouvent. Le motif de l'arrestation, les procédures, le traitement des captifs, les conditions de vie et de travail sont analogues, avec des variations en fonction de l'objectif de chaque camp concentrationnaire, bien évidemment. De ce fait, le roman de Coatalem n'évolue pas dans les limites de l'imagination créatrice pour s'encadrer dans le genre de la fiction absolue, inaltérée, il les dépasse et se rapproche ainsi du roman documentaire, connu également sous l'appellation de roman-document ou *docu-roman*.

Évalué par Lionel Ruffel (2012, 14) comme une catégorie de narration hybride, empruntant des éléments caractéristiques à plusieurs formes littéraires, le roman-document fait fusionner dans son espace le récit (auto)biographique, l'enquête et le récit de voyage. Le transfert de ces éléments sera visible au niveau d'un roman bien ancré dans le réel, documentaire et documenté à la fois. La théorisation du docu-roman est illustrée avec maîtrise par Jean-Luc Coatalem qui, dans la création de son roman, va faire appel au récit de voyage et à l'enquête, dans une démarche (auto)biographique censée reconstituer l'histoire de sa famille, décimée par la perte de Paol. Soucieux de documenter, de tout documenter, le petit-fils s'abandonnera à une quête obstinée et déchirante où l'attestation documentaire, historique occupe une place privilégiée. Loin de vouloir tout simplement consacrer un récit à son grand-père et de le transformer en héros fictionnel, le petit-fils se propose de (re)construire l'histoire vraie de sa famille, de Paol surtout, celle dont l'accès lui a été privé toute sa vie. Attiré par ce mystère, par le silence qui avait encapsulé tout le passé familial, sans avoir le soutien de son père, le narrateur partira à la recherche d'une figure familiale extrêmement 'présente' par son absence.

Hanté toute sa vie par un grand-père jamais connu, enfouillé dans la mémoire des autres membres de la famille qui le cachent sous le voile du silence, le petit-fils sera le « traître » de sa famille, le seul à rompre l'ordre instauré par son père et à ne pas respecter sa parole. Coupable d'avoir fait une représentation mentale d'un voyage entrepris avec son père jusqu'en Allemagne, d'être le seul familial rongé par le doute, par le désir de connaître et de récupérer le passé, le narrateur est envahi par un sentiment de honte. Élément constitutif du récit de filiation, tel que Viart (2009, 105) le qualifie,

la honte n'est pas personnelle, mais sociale. Honte d'avoir abandonné le lieu natal, d'avoir permis la destruction de l'unité familiale, d'avoir remplacé le dialogue par le silence, mais surtout la honte d'être le seul à désobéir : « Ses yeux déjà ne me voyaient plus. Il baissa la tête. Il portait encore le poids de tout. Nous étions toujours au commencement et sa souffrance était bien là, vive, résurgente. Pourquoi étais-je le seul de ses enfants à désobéir ? Écrivain ? La belle affaire ! » (LPF, 203-204). Le narrateur succombe à la tentation de découvrir le grand « secret » de sa famille, de retracer le trajet de Paol et de se débarrasser d'un héritage nocif, ressenti comme un fardeau. Métamorphosé en artiste, il se charge de la transformation d'un héritage indésirable qui assombrit le climat familial et qui affecte les connexions intergénérationnelles.

Le conflit entre les générations se manifeste, dans le roman de Coatelem, sous la forme d'une mésentente tacite, jamais exprimée, mais ressentie par tous les membres de la famille, entre le père et le fils. À l'origine de cette tension intrafamiliale, se situe la différence de perception sur l'événement tragique de la mort du grand-père et sur le dépassement de ce trauma. Choissant le silence au lieu de la parole, le père du narrateur, Pierre, privilégie, de manière inconsciente, l'insinuation d'une faille intergénérationnelle qui va se concrétiser au niveau de la relation père-fils. Absence de repères généalogiques, absence de communication, le roman de Jean-Luc Coatelem s'inscrit dans ce que Dominique Viart et Bruno Vercier (2005, 94) considèrent un récit de filiation : une histoire qui se fonde sur l'idée d'un manque. Absence de familiers, relations tendues, secrets du passé qui pèsent lourd sur le présent, toutes ces réalités familiales vont déterminer le narrateur à entreprendre le grand projet de sa vie : partir à la recherche du grand-père. Décidé d'un côté de rendre justice à Paol et, de l'autre côté, de freiner la transmission du silence, propagé d'une génération à l'autre sous la forme d'un véritable malaise, le narrateur choisit, en fait, la route de la vérité. Si son père est un personnage typique pour les « galeries de pères taiseux » dont Viart parle (2019, 26), son fils se fait la porte-parole de toutes ces réalités passées, cachées sous le rideau du silence.

L'impact de la perte est douloureusement ressenti par l'enfant Pierre qui, ne trouvant pas la force intérieure d'accepter la mort de son père, se laisse dominer par la souffrance de la perte qui l'accompagnera toute sa vie. Un mot, une phrase, une discussion auraient peut-être éteint ce feu qui brûlait dans son âme, cette tristesse produite par la séparation, par l'arrachement de l'enfant des bras du père dont il ne connaîtra plus la protection. Toutefois, Pierre ne sympathise pas avec cette option, il ne peut s'engager dans une conversation, il ne peut ouvrir la porte de son âme à personne puisque la douleur l'envahit au point de devenir insupportable. Pour lutter contre cette souffrance atroce, Pierre fait appel au silence en se construisant une barrière au-delà de laquelle personne ne peut passer pour connaître et le connaître. Trait distinctif de cette famille, le deuil ne quittera jamais Pierre qui, espérant se protéger soi-même et sa famille, va favoriser la transmission d'une tare héréditaire (la souffrance). Ouvrir le sujet Paol, ce serait déjà une trahison. Secret sur Paol ? Reniement ? Honte ? Cette question obsédante revient sans cesse jusqu'à hanter le fils qui ne comprend pas

l'origine de ce silence partagé, accepté en unanimité par toute la famille : « “Informer, c'est déjà trahir”, murmurait-on durant la guerre. Nous ne parlerons jamais de la disparition de Paol, c'est un “blanc” dans nos conversations, nous évitons ses états de service, ses garnisons, jusqu'à ses adresses à Saigon, à Brest et à Kergat. » (LPF, 23). En fait, ce qui semblait être une manifestation normale après la perte du grand-père Paol va échapper, au cours des années, à tout contrôle, atteignant les limites d'un deuil pathologique. Défini par l'incapacité d'accepter la mort d'un être cher et de dépasser le trauma de la perte, le deuil chronique se présente sous la forme d'un trouble psychique, manifesté dans une première instance sous l'emprise de la dépression. Sigmund Freud (2004, 13) soutient que l'état mélancolique traversé par l'endeuillé s'insinue après la perte de l'objet d'amour qui, une fois intensifiée, se situe en marge de la pathologie. Considéré par Poletti et Dobbs-Zeller un événement intime et fondamental pour la dynamique de la famille, le deuil joue un rôle particulièrement important. Selon les deux chercheurs, il modifie la structure de la famille et impose aux familiers de trouver l'équilibre après la perte pour assurer la nouvelle reconfiguration de la famille (Poletti et Dobbs-Zeller 2001, 10). Or, c'est exactement ici que le deuil est devenu pathologique pour la famille du narrateur, car au lieu de se résigner et d'accepter la nouvelle restructuration familiale, le père du narrateur est resté ancré dans un passé qu'il encapsulait et protégeait par le silence. Et, par son choix, il va transmettre, en guise d'héritage, cette souffrance de la perte et du trou généalogique à son fils également :

« Cette histoire avait fini par sédimenter en lui, le silence était son deuil. Impossible d'approcher, de tourner autour, d'en parler de manière intelligible. Pierre coupait court, éludait, rechignait. Que devenir dans cette absence de faits, de lieux et de mots ? J'étais comme dépossédé de moi-même. Car ce qui avait bouleversé mon père me faisait souffrir à mon tour, c'était devenu mon héritage, ma part, et il m'avait fallu à un moment consulter un psychologue pour essayer de sortir de cette spirale qui, d'une génération sur l'autre, recommençait et me rongerait. » (LPF, 96-97).

Le texte est illustratif par rapport à ce sujet puisque le narrateur réussit à surprendre en quelques lignes l'atmosphère qui règne dans sa famille et qui se réduit à un seul sujet : la mort de Paol. L'intériorisation de la souffrance de la perte se réalise donc par le silence qui est à l'origine de « l'absence de faits, de lieux et de mots » (LPF, 96) et qui crée le sentiment de vide spatial, temporel et surtout affectif.

L'héritage est doublement marqué dans le texte : implicitement par les multiples références faites à la transmission intergénérationnelle et explicitement par l'utilisation du mot par le narrateur pour désigner le patrimoine de la famille. Cependant, cette propriété familiale d'ordre spirituel est circonscrite par le silence et par le chagrin qui se poursuivent inaltérés à travers les années, favorisant ainsi la transformation de l'univers familial dans un climat toxique. La relation père-fils et le rapport avec les figures familiales du passé évoluent dans un espace labyrinthique, nuisible, qui produit des modifications comportementales et surtout psychiques. L'appel au psychologue est

la solution ultime d'un homme qui demande le secours de quelqu'un de l'extérieur pour sortir de cette spirale. Acceptant ses limites, le narrateur cherche avec désespoir l'aide d'autrui, dans un effort admirable d'empêcher la diffusion de cette « malédiction » à ses successeurs. Cette spirale, à laquelle il essaie de se soustraire, est la représentation matérielle du silence qui entoure sa famille et qui est à l'origine de sa souffrance. La nature profonde de ce silence remonte aux années de la Seconde Guerre mondiale et aux camps concentrationnaires où Paol a perdu sa vie. Les générations suivantes ne parlent plus de lui, de sa vie d'autrefois, de ses mérites ; il est absent dans les conversations de la famille, évité à tout prix, son nom effacé sur les lèvres de ses successeurs :

« Silence du père. Silence sur le père. Silence des fils entre eux, quasi brouillés, à peine rabibochés. À plusieurs reprises, Pierre me l'avait demandé ou fait savoir, les proches penchant de son côté, mieux valait l'amertume d'un seul qu'une brouille générale : non, inutile de chercher quoi que ce soit, tu n'en diras rien, tu feras ce que tu voudras après, quand je ne serai plus là, inutile de remuer le passé, la guerre, ce paquet de larmes et de sang, pas question de "faire du fric avec les morts", il n'y a pas de réponse à donner. Enfin, comprenant que quelque chose de plus impérieux me débordait - la perte, l'absence, une incomplétude -, il m'opposait la herse de sa douleur. Je refluai. » (LPF, 135-136).

« Paquet de larmes et de sang » (LPF, 136), la guerre va engendrer une absence totale : de personnes, de souvenirs, du passé familial commun. Tout est englouti par le silence qui bloque la parole par l'impossibilité de reproduire à l'aide du langage l'horreur. Mais ce silence n'est pas un attribut propre uniquement à Pierre, car il est partagé (Viart 2009, 100). En effet, ce silence n'est ni personnel, ni familial, mais plutôt social, historique (Viart 2009, 102). C'est ainsi que le père du narrateur n'est pas le seul à prendre cette route, mais il s'engage dans le mouvement commun des personnages taiseux. Selon lui, le père représente, du point de vue symbolique, « l'autorité, le savoir social » ou ce qu'on appelle le Discours. Or, la disparition de ce *pater familias* empêche le Discours, coupe la parole et la substitue avec le silence (Viart et Vercier 2005, 103).

Responsable de la transmission de connaissances, le père se charge, par convention, de transmettre à son fils tout ce qu'il connaît, établissant ainsi un rapport maître-disciple. Néanmoins, Pierre n'a jamais connu cette relation père-fils et il est devenu, au cours des années « l'homme du silence » (LPF, 203). Même si élevé par sa mère, Pierre ne néglige pas le rôle de père qu'il assume, tout en considérant que pour protéger ses enfants de la souffrance qui le ronge, il doit faire appel au silence. Pour se défendre, Pierre arbore le masque du silence dans un essai désespéré de se détacher d'un passé insupportable, de rompre le fil de la tristesse qui se nourrit de la douleur de la perte et qui l'enfoncent dans un abîme difficile à surmonter. Au-delà de cet héritage de la souffrance qui lie trois générations, on ne peut pas contester les qualités des personnages masculins qui apparaissent dans le recueil et leur effort de créer une atmosphère agréable dans la famille, d'instaurer l'équilibre et l'harmonie domestique.



C'est ainsi que Pierre assume le rôle de maître dans la relation avec ses enfants qui deviennent ainsi ses disciples. Il ne néglige pas ses obligations et il leur enseigne une « matière » utile dans la vie réelle qu'ils doivent « traverser » la tête haute, avec dignité et endurance : « Il nous avait appris à presque tout faire : nager, godiller, naviguer, conduire, escalader des falaises, rejoindre la grotte Absinthe, monter à cheval, tirer au fusil, chasser au harpon. À ne jamais réclamer. À garder les dents serrées. À s'obstiner. » (LPF, 200).

#### 4. (En)quête identitaire et renouement des fils intrafamiliaux

La récupération de l'identité familiale, la délimitation et la définition de sa propre identité floue sont le point final d'une « mission » que le narrateur évalue au grade de devoir moral : « Puis je réintégrai ladite fiche dans le bon dossier, respectant l'ordre alphabétique, avec le sentiment d'accomplir mon devoir – non pas que se trouver dans la chemise des "Étrangers" fût infamant, mais ce n'était pas sa place. » (LPF, 83). Un devoir familial non-écrit, mais qu'il se sent moralement obligé d'accomplir en honneur de son grand-père.

La recherche obsessive, la détermination totale du petit-fils s'expliquent justement par l'origine et le but de cette démarche historico-archéologique : rencontrer symboliquement le grand-père, rompre les fils du silence pour dépasser le deuil et mettre fin à une transmission héréditaire malade. La recherche effrénée du petit-fils acquiert des valences symboliques par son équivalence à un devoir moral qu'il assume pour rétablir l'équilibre initial dans le chaos de la famille. Ces démarches minutieuses, qui s'abîment parfois dans des espaces vides et qui errent sur des sentiers dédaléens où le petit-fils archéologue risque de se perdre et de s'écarter ainsi de la vérité palpable, démontrent l'ampleur du projet et la pression de suivre le bon fil de l'investigation. La recherche faite *a posteriori* est animée par le désir de récupérer l'identité du grand-père, disparu dans l'agitation de la Seconde Guerre mondiale, et de définir ainsi l'identité familiale.

Le narrateur lui-même résume l'effort de la récupération du passé qu'il dédie à la restitution de l'identité de son grand-père : « J'avais murmuré à Paol, cet inconnu familial, dans ce qui fut son hiver et sa ruine, que je ne l'oubliais pas, que j'étais venu jusqu'à lui, attentif, accablé aussi, non pas pour le faire renaître, mais pour lui rendre un peu de son identité. » (LPF, 239). Mot polysémique, l'*identité* se définit par un attribut partagé par deux êtres identiques grâce à l'existence des traits communs. Évaluée aussi sous l'idée de permanence, de conservation d'un trait à travers le temps, qui permet à quelqu'un de rester identique à soi-même, l'identité se distingue comme particularité personnelle de quelqu'un, inaltérée par le passage du temps et qui le fait identique à soi-même à travers différentes étapes de son parcours existentiel (TLFi).

Identité nationale, culturelle, ethnique, collective, quelle que soit la variante sous laquelle le phénomène se produit, toutes témoignent d'une appartenance de l'individu à une certaine communauté où il s'intègre et qui le reconnaît comme membre du groupe. Paul-Laurent Assoun (2009, 59) définit la notion d'*identité* sous l'aspect d'une

caractéristique inhérente à quelqu'un, un aspect intrinsèque qui l'individualise, mais aussi en rapport avec une deuxième entité similaire, avec laquelle il partage ce trait distinctif - l'aspect extrinsèque. En d'autres termes, l'identité désigne une identification complète d'un individu avec soi-même et, en même temps, une relation de similitude parfaite qui rapproche deux entités distinctes, mais subordonnées à la même réalité qu'elles représentent. Sous cet angle, le retour du narrateur dans le passé a une double signification et une double visée. D'une part, il cherche à s'identifier avec son grand-père Paol, similitude établie entre le Moi et l'Autre par le biais d'une ressemblance qui s'établit entre les deux entités, comparables l'une à l'autre par l'existence d'une ou de plusieurs caractéristiques qui les circonscrivent dans le même univers. D'autre part, la recherche du narrateur se traduit aussi comme quête de sa propre personne afin de se retrouver lui-même, de se découvrir lui-même. Mais, avant de se définir et de prendre conscience de soi-même, l'individu éprouve la nécessité de s'intégrer dans un groupe social, le premier contact significatif étant celui avec la famille.

Identité et identification se trouvent dans un rapport mutuel où le premier se réalise par l'intermédiaire du second. L'identification opère comme un agent de repérage pour l'individu qui s'identifie à un certain groupe par l'existence d'une ressemblance, d'une affinité qui permet cette relation de comparaison-assimilation. Sous l'aspect psychologique, l'identification se définit comme un « processus psychologique par lequel un individu A transporte sur un autre, B, d'une manière continue et plus ou moins durable, les sentiments qu'on éprouve ordinairement pour soi, au point de confondre ce qui arrive à B avec ce qui lui arrive à lui-même et même quelquefois de réagir conformément à cette confusion. » (Lalande 1926, 453-454). Le mécanisme complexe de l'identification s'explique aussi, dans un sens particulier, par ce rapprochement, par cette appropriation qui va jusqu'à la confusion du sujet avec l'objet pendant un certain intervalle temporel. Cette théorie caractérise l'enquête du narrateur qui, absorbé par ses recherches, explore toutes les pistes susceptibles à contenir un mince indice, une trace, une confession qui pourrait éclaircir le mystère de l'existence de Paol. Quelque fois, abîmé dans ses investigations, soucieux de ne pas négliger une potentielle source documentaire, de ne pas s'écarter de la vérité quand il est proche d'elle, de ne pas se laisser dupé par une falsification de la vérité, le petit-fils se considère lui-même un point de départ dans la récupération de l'identité de Paol.

Le moteur de cette quête prodigieuse, presque impossible par son but, est exactement la mort de Paol et le trauma de la Seconde Guerre mondiale. Affreux sentiment qui caractérise en particulier le grand-père qui a été assujéti à des conditions de vie traumatiques, mais aussi sa famille qui ne peut dépasser la perte d'un *pater familias*, le trauma est à vrai dire « un événement historique sous le signe duquel naît le XX<sup>e</sup> siècle » (Simuț 2007, 27). Alors, l'écriture est le seul remède pour lutter contre l'oppressive et l'éternelle tristesse devenue signe distinctif d'une famille qui avait perdu son pilon central, Paol. Andrei Simuț apprécie que la littérature du trauma se réalise quand les mots ne suffisent plus, une littérature exposée toujours au silence absolu (2007, 39). C'est une littérature qui connaît un éventail de limitations, de

questions et de problèmes qui s'interposent et qui rendent le processus d'écriture complexe et surtout pénible. D'où commencer, comment faire ressortir du néant une réalité passée et oubliée, déterrer un passé douloureux et difficile à accepter ? Comment faire pour s'en sortir, pour dépasser le trauma afin de mieux le comprendre ? Comment briser ce silence devenu loi pour une famille qui en avait fait son héritage spirituel ? Le narrateur est le seul à avoir eu le courage d'entamer ce projet titanesque en vue de récupérer l'identité de son grand-père quelques décennies après la mort de celui-ci. Mais ce travail s'avérera être difficile et le chemin parsemé par toute sorte d'obstacles dont le plus grand reste le silence impénétrable qui ne veut pas déchaîner le passé pour ne pas ranimer une réalité douloureuse, enterrée dans la profondeur de l'âme : « Non, je n'allais pas l'entraîner [le narrateur hésite à questionner son père] vers ce passé, en raviver les plaies avec le sel de mes questions. » (LPF, 98).

Comprenant qu'il ne pourra jamais s'apparenter à une identité familiale bien précise et, par ailleurs, repérer sa propre identité dans le cadre de sa famille, le narrateur se voit contraint de retourner dans le passé pour « réparer » ce qui s'était transformé, à travers les années, dans une véritable transmission gachée. Le retour dans le passé et l'exploration de ses origines se fait difficilement, à travers une (en)quête que le petit-fils historien de la famille va documenter, rétablissant les liens généalogiques, dans ce qui sera un livre (de la famille) pour la postérité. Le rôle cathartique de l'écriture est bien évident chez Coatalem, car elle va réussir à guérir les traumas de la perte et, finalement, à s'en sortir de l'état permanent du deuil pathologique. Au lieu d'amplifier le conflit intergénérationnel et de refroidir la relation père-fils, cette écriture sur la famille va réussir à rétablir l'ordre perdu, confirmant ainsi ce que Alexandre Gefen (2017, 125) appelle le rôle de réparation de la littérature.

Le petit-fils historien, chroniqueur de sa famille, se livre à une recherche censée combler les lacunes généalogiques et le vide du silence à travers une écriture résumée par ce que Iringo Abrudan considère l'enchaînement « récupération-restitution-réparation-harmonisation » (2019, 72). Les attributs de réparation de cette écriture familiale sont repérés par un avant et un après (rapportés à cette enquête identitaire) situés aux antipodes. C'est ainsi qu'au début de la démarche entreprise par le narrateur, le refus total du père de s'impliquer fait preuve d'un ancrage solide dans le trauma du passé, caché sous la clef du silence :

« Et c'est pour cette raison que j'aurais aimé que, comme un père avec son fils, une fois, durant toutes ces années, il me parlât de lui, de son père à lui, et côte à côte ou face à face, il aurait égrené un peu de la tragédie et je lui aurais répondu, comme un fils avec son père, que je comprenais tout ça, bien sûr, que j'en serais le gardien et le passeur à mon tour, puisque ce qui nous avait forgés m'appartenait, que Paol était aussi mon histoire, que j'en ferais peut-être un livre parce que je ne savais rien faire d'autre de plus vrai qu'écrire, essayer d'écrire, ce qui ne le serait pas étant comme perdu, et que la vie d'un homme était celle de tous les hommes, et la peine d'un père, celle de tous ses fils. Mais non... » (LPF, 97).

Le refus du dialogue, la prise de distance entre le père et le fils, la substitution de la communication avec le silence témoignent d'un héritage spirituel de la souffrance, du deuil, perpétué d'une génération à l'autre. Alors, par l'intermédiaire de son écriture réconfortante, le narrateur aboutit à faire ce que son père n'avait pas réussi toute sa vie : réconcilier le passé avec le présent. Autrement dit, pour employer la terminologie de Sylvie Mouysset (2015), l'écriture se charge d'un « acte de transmission » qui assure le transfert mémoriel de père en fils. L'écriture, en tant que produit final de cette (en)quête déchirante, est l'héritage de cette famille qui réussit finalement à dépasser le deuil et à renouer les 'filatures' familiales :

« Ayant finalement adressé à ma famille le dossier de mes recherches, y insérant le dernier témoignage venu de Plomodiern, je reçus en retour de la part de mon père un courrier avec ses souvenirs, auquel s'ajoutaient les photocopies de trois attestations, à l'évidence collectées pour l'administration par ma grand-mère Jeanne, attestations ayant eu pour but d'obtenir pour Paol, après-guerre, la mention honorifique de "Mort pour la France". Avec succès. Une piste que, bizarrement, je n'avais pas pensé à creuser... » (LPF, 259).

## 5. Conclusion

Souffrance de la perte, deuil, trous généalogiques, filiation impossible, toutes ces réalités affectent profondément les relations intrafamiliales et la transmission intergénérationnelle. Trois seraient les conclusions de notre étude :

*Prima* : Choissant le silence au lieu de la parole, le père du narrateur va priver son fils, de manière inconsciente, de ce qui fut sa part, son héritage. Dans l'absence de (re)pères généalogiques, dans l'impossibilité de réconcilier le passé avec le présent et de se construire une identité propre, à partir de l'identité familiale, l'enquête du narrateur semble être une décision salutaire. Hanté par l'image d'un grand-père jamais connu, mais extrêmement présent par son absence, obsédé par l'impossibilité d'accéder au passé familial et de retourner aux origines de la famille, le narrateur assume le devoir moral de restitution-réconciliation du passé en vue de mieux comprendre le présent.

*Secunda* : L'existence d'un trou généalogique dans l'histoire de la famille entraîne une (en)quête qui vise le rétablissement de l'ordre familial par une recherche censée harmoniser et réconcilier les relations familiales par un processus restitutif, susceptible de guérir le trauma de la perte. Le projet de cette recherche, qui sera artistiquement valorisée dans une œuvre d'art, n'aurait pas été envisagé sans l'existence d'un moteur d'action, un élément déclencheur : la mort de Paol.

*Tertia* : L'(en)quête identitaire du petit-fils ne réussit pas seulement à réconcilier le passé avec le présent, mais elle a le grand mérite de permettre le rapprochement père-fils qui, pour la première fois, vont faire un effort commun pour réaliser une esquisse de leur famille, à travers les années. Le dépassement du trauma et la consolidation de la relation père-fils sont matérialisés donc par la naissance de ce livre-testament, véritable héritage pour les générations futures.

## Bibliographie

### Texte de références

Coatalem, Jean-Luc. 2019. *La part du fils*. Paris : Éditions Stock.

### Ouvrages critiques

Abrudan, Iringó. 2019. « Traces et souvenirs d'enfance à la charnière des paradigmes socioculturels "antinomiques" dans les récits de Annie Ernaux », in *Agapes Francophones*. Szeged : JatePress, p. 71-85.

Assoun, Paul-Laurent. 2009. « L'introuvable identité. Destins freudiens de l'identification », in *Rue Descartes*, vol. 66, no. 4, p. 59-65.

Dupriez, Bernard. 1984. *Les procédés littéraires (Dictionnaire)*. Paris : Union générale d'Éditions.

Freud, Sigmund. 2004. « Deuil et mélancolie. Extrait de Métapsychologie », in *Sociétés*, vol. 4, no. 86, p. 7-19, [1<sup>ère</sup> édition 1917]

Gefen, Alexandre. 2017. *Réparer le monde. La littérature française face au XXI<sup>e</sup> siècle*. Paris : Éditions Corti.

Lalande, André. 1926. *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, vol. 1 A-M. Paris : Quadrige/PUF.

Poletti, Rosette ; Dobbs-Zeller, Barbara. 2001. *Vivre le deuil en famille : des pistes pour traverser l'épreuve*. Saint-Maurice : Éditions Saint-Augustin.

Ruffel, Lionel. 2012. « Un réalisme contemporain : les narrations documentaires », in *Littérature*, vol. 166, no. 2, p. 13-25.

Simuș, Andrei. 2007. *Literatura traumei. Război, totalitarism și dilemele intelectualilor în anii 40*. Cluj-Napoca [La littérature du trauma. Guerre, totalitarisme et idées des intellectuels des années 1940] : Casa Cărții de Știință.

Viart, Dominique ; Vercier, Bruno. 2005. *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, 2<sup>e</sup> édition augmentée. Paris : Bordas.

Viart, Dominique. 2009. « Le silence des pères au principe du « récit de filiation », in *Études françaises*, vol. 45, no. 3, p. 95-112.

Viart, Dominique. 2019. « Les récits de filiation. Naissance, raisons et évolutions d'une forme littéraire », in *Cahiers ERTA*, no. 19, p. 9-40.

### Dictionnaire

*Le Nouveau Petit Robert* : dictionnaire alphabétique & analogique de la langue française. 2001. Paris : Dictionnaire le Robert.

### Sitographie

Mouysset, Sylvie. 2015. « Pourquoi laisser trace de sa vie ordinaire ? France-catalogne (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle) », in *Memòria personal : Construcció i projecció en primera persona a l'època moderna* [en ligne]. Madrid : Casa de Velázquez. Article disponible sur Internet : <https://books.openedition.org/cvz/1626?lang=fr#notes>, page consultée le 10 avril 2021.

*Dictionnaire Larousse* en ligne, disponible à :

<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/enqu%c3%aate/29709>, page consultée le 1<sup>er</sup> mai 2021.

*Dictionnaire TLF* en ligne, disponible à :

<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1119725145>, page consultée le 1<sup>er</sup> mai 2021.

*Dictionnaire TLFi* en ligne, disponible à :

<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?131;s=1119725145;r=4;nat=;sol=1>, page consultée le 1<sup>er</sup> mai 2021.

**Sigles**

LPF - *La part du fils*, Coatalem, Jean-Luc.

TLF - *Trésor de la Langue française*.

TLFi - *Trésor de la Langue française informatisé*.